

XLI.

LE RETOUR ET MES RÉFLEXIONS.

Je n'avais pas grand' chose à faire à New-York et j'avais hâte de toucher le sol de ma patrie ; aussi ne restai-je pas longtemps sur le territoire américain : le deux Mai, quatre jours après mon arrivée à New-York, je prenais congé de mon camarade de voyage, M. Weelks, et deux jours après j'étais dans les bras de mes chers parents, après une absence de plus de deux ans et demi.

Je n'essaierai pas à peindre les joies du retour, les sentiments qui m'agitèrent alors ; mais je dirai que je formai en ce moment la résolution bien ferme de ne plus quitter ma patrie. C'est en vain que la Californie, ce beau pays, s'est enrichie des travaux de l'agriculture, que sa société, alors livrée aux affreux caprice de *la loi de Lynch*, s'est depuis un peu régularisée, que les voies de communication qui y mènent se sont améliorées, que le télégraphe a anéanti presque la distance qui la séparait du reste du continent ; pour moi, ses avantages que je reconnais, ses beautés que